

բացատրել : Բայց այս բանն ինձ շատ դժուարին կերեալ . վասն զի մեր լեզուն ինքնահաճ պայիկ մըն է, որ քիչ մը ցամաքութենէ գաւտ, հաւեւ անկախութեան ոգի մ'ալ ունի, զրեքէ աննուաճելի : Կսիրէ հոս հոն քալառիլ, անտառակէ մը վարդ մը փրցունել, անդին մարգագետնէն մարգարտածաղիկ մը . բայց մէկ մը հրամայական ձայնով որ հետը խօսիս ' մէկէն կանկուշէ դէմ կղնէ :

Ուստի կաղաչեմ, վերատեսուչ Տէր, որ ներքէր անկատարութեանց առաջիկայ երկասիրութեանս գործէն կմատուցանեմ :

Պատիւ համարելով լինել միշտ ձեզ, Է. այլն

ԹԱՂԷՍ ՊԵՌՆԱՐ.

Փարիզ, 1 Փետրուար 1858.

un peu de sécheresse, possède un esprit d'indépendance presque indomptable. Elle aime à errer de côté et d'autre, à cueillir une rose dans un bosquet et quelquefois une marguerite dans un pré, mais dès qu'on lui parle impérativement, elle résiste ou s'enfuit.

Veillez donc m'excuser, je vous prie, M. le Directeur, les imperfections du travail que je me permets de vous soumettre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

THALÈS BERNARD.

Paris, 1^{er} Février 1858.

A L'ARMÉNIE

REGRETS!

« Toute sa magnificence lui a
été enlevée; elle était libre, elle
est devenue esclave. »

(I, Mach. II, 11.)

Mes hôtes me disaient : « parle de ta patrie,
Parle de l'Arménie à des cœurs fraternels ! »
Et j'ai repris, pensif : « Qu'à votre voix chérie
Réponde l'Ararat en échos éternels !
Soyez bénis, ô vous qui plaidez l'Arménie !
Sur elle maintenant plane un impur génie ! »
Et comme je songeais, d'angoisses dévoré,
J'ai détourné la tête, et mes yeux ont pleuré.
Eux n'ont rien répliqué, mais leur âme inquiète
A murmuré : « Pourquoi ce grand deuil de poète ? »

Laissez, laissez pleurer, celui qui n'a jamais
De son pays natal salué les sommets;
Ni respiré, fiévreux, de ses poumons avides,
Cet air vivifiant si doux à l'exilé;
Ni rafraîchi sa lèvre aux fontaines limpides
Qui, dans le paradis, autrefois ont coulé !
Vous vous êtes mêlés aux larmes de nos pères,
O ruisseaux de l'Éden, et votre blanc cristal,
Troublé par le regret des souvenirs prospères,
Ne laisse plus briller l'éclat du ciel natal !
En voyant défaillir une race bannie,
Les fleurs ne germent plus sur vos bords désolés !
Mais puisque votre cœur chérit des exilés,
Soyez bénis, ô vous qui plaidez l'Arménie !

Tu portais haut la tête entre les nations,

O beau pays, jadis à tous faisant envie,
Mais sur toi leur fureur, hélas ! s'est assouvie,
Ton front, mourante étoile, a perdu ses rayons.
Le voyageur à peine en passant te regarde,
Ne se souvenant plus du grand nom de tes rois;
Cependant, tu le sais, le prenant sous ta garde,
Tu domptais l'Orient, attentif à leur voix;
Le Nord t'obéissait, ô reine de l'Asie,
Car la nature en toi versait tous ses trésors;
Tu voyais de ton sein jaillir la poésie,
La muse te chantait en immortels accords.
Et pourtant aujourd'hui, splendeur trop tôt finie !
L'étranger dédaigneux te nomme en se raillant;
Mais puisqu'un jour nouveau se lève à l'Orient,
Soyez bénis, ô vous qui plaidez l'Arménie !

Ce peuple glorieux, fier enfant du soleil,
Pourquoi le regarder d'un regard qui méprise ?
La fortune abat ceux qu'elle prend par surprise,
Mais tous ne dorment pas d'un éternel sommeil !
Ce front, paré jadis du voile de la gloire,
Considérez le bien, et sa mâle beauté,
Comme un livre entr'ouvert vous dira son histoire,
Quand le bandeau royal était par lui porté.
Tu t'enorgueillissais de quatre diadèmes,
Arménie ! Arménie ! ô pays foudroyé !
Le sort n'avait pour toi ni mépris, ni blasphèmes,
L'Europe saluait ton drapeau déployé.
Aujourd'hui par le sort injustement punie,
Tu vois ta gloire morte et ton règne effacé;
Mais puisque dans vos cœurs un nom reste bercé,
Soyez bénis, ô vous qui plaidez l'Arménie !

Dans le ciel attristé, cette lugubre nuit
Doit-elle pour toujours ouvrir ses ailes sombres?
Disputant notre vie à l'abîme des ombres,
Verrons-nous le salut aux opprimés prédit?
Pouvons-nous espérer qu'une étincelle encore
Conservée au brasier qu'ont éteint des pervers,
Jetant dans tous les cœurs la flamme qui dévore,
Arrache des captifs à l'horreur de leurs fers?
Toujours de l'Orient s'élança la lumière!
Nous, ses virils enfants, pouvons-nous espérer
Que, relevant son front courbé sur la poussière,
L'Arménie à son tour cessera de pleurer?
Notre mère, aujourd'hui par ses forces trahie,
S'incline comme un lis sur sa tige couché;
Mais puisque Dieu renaît dans le germe caché,
Soyez bénis, ô vous qui plaiguez l'Arménie.

Vous que baigne à grands flots, comme un phare éclatant,
La lumière d'en haut, l'immortelle lumière,
Laissez des fils pieux se fier à leur mère,
N'ôtez pas l'espérance à celui qui l'attend!
O noble espoir, salut! tu brilles sur ma harpe,
Comme l'étoile d'or, annonçant le matin,
Comme l'arc chatoyant, dont la légère écharpe,
Quand Dieu fut apaisé, ceignit le ciel lointain!
Viens pour toujours promettre au peuple qui t'implore
Une aube plus brillante, un jour plus radieux;
Fais luire, symbolique, une nouvelle aurore.
Tristement éprouvés, nous l'accueillerons mieux!
Seigneur, nous le jurons : Si votre main clémente
Arrache notre peuple à cette obscurité,
Sous le poids de laquelle il pleure et se lamente,
Nous vous honorerons toute une éternité.
Et bien que nous soyons sur la terre étrangère,
Nous jurons, pleins de joie, un amour infini
A la patrie aimée, au séjour solitaire
Dont l'homme, hélas! déchu, par son Dieu fut banni,
Et qui vit, le premier, en produisant la rose,
Une fleur au printemps dans la verdure éclore!
Oh! quels que soient les lieux où l'incertain hasard
Jette l'Arménien qui soupire à l'écart,
Jamais nous n'oublierons l'amour héréditaire
Qui, pour le sol natal, passe du fils au père,
Ni les jours de malheur, ni les jours glorieux
Qui firent triompher ou pleurer nos aïeux!
Frères, dont l'âme encore à la leur est unie,
Soyez bénis, ô vous qui plaiguez l'Arménie!

On nous compare au Juif, par l'exil dispersé,
Au fils de la Cité que le deuil environne,
Mais si notre pays a perdu sa couronne,
C'est que pour le Sauveur tout son sang fut versé.

Si vous n'égaliez pas les malheurs à des crimes,
Ah! laissez-nous en paix sur le sol étranger,
Nous, peuple Arménien, dont les héros sublimes
Surent toujours combattre et jamais se venger.
Oui! laissez-nous plutôt dormir dans le silence,
Comme un arbre au désert, comme un chêne isolé,
Qui grandit librement et vers le ciel s'élance,
Sans qu'une avide main l'ait jamais mutilé.
Nous vivons, il est vrai, courbés sous l'agonie,
Demandant au Hasard quel soleil nous luira;
Mais puisque l'arche enfin a touché l'Ararat,
Soyez bénis, ô vous qui plaiguez l'Arménie!

Ainsi je gémissais et mes larmes de feu
Baignaient mon cœur brûlant où la douleur soupire;
Une extase m'exalte! En son ardent délire
Écoutez le poète, et laissez parler Dieu :
On peut nous dépouiller des jours de notre gloire,
Renier nos combats, insulter nos revers,
Rendre devant nos pas l'obscurité plus noire,
Oublier le pays qui sauva l'univers;
Nous gardons un trésor, prouvant notre origine;
Notre nom, trois fois saint, intact nous est resté!
Triomphant de la nuit, sa splendeur illumine
La route où tout un peuple errant est emporté.
Dans d'innombrables cœurs il palpète sans cesse
Ce nom harmonieux, faiblement murmuré,
Quand nos vaillants héros, consumés de tristesse,
Délaisserent, vaincus, un pays adoré,
Sans jamais l'oublier, à tout ciel ils le dirent;
Leur bouche à leurs enfans l'a toujours enseigné;
Et sur le lit de mort où leurs larmes finirent,
Ils nous montraient du doigt un Éden éloigné!
Arménie! Arménie! ô paradis splendide!
O riant berceau d'Ève, ô séjour de bonheur!
Ton nom frémit toujours sur notre lèvre avide;
L'entends-tu résonner au fond de notre cœur?
Tous les peuples émus quand notre voix s'élève,
Se souvenant qu'en toi vécurent leurs aïeux,
Au moment de frapper laissent tomber le glaive
Et ton antique éclat brille encore à leurs yeux.
Arménie! entends-tu les fleuves et les chênes
Pleurer sur tes malheurs de la Seine à l'Oural?
A leurs gémissements se mêle un bruit de chaînes;
Tu fais taire ma harpe, ô souvenir fatal!
Ses accords ont cessé sous ma main refroidie,
Mes yeux se sont voilés sous des torrents de pleurs;
Mais des sanglots amis, consolant mes douleurs,
Répondent à ma voix : Arménie! Arménie!